

PROJECT ROOM

Léopold Rabus

04 avril — 23 mai 2026

Vernissage le samedi 4 avril 2026 de 18 h à 21 h

Comment habiter le monde en adéquation avec le reste du vivant ? C'est autour de cette interrogation que Léopold Rabus réunit, pour la Project Room de la galerie, deux séries inédites de peintures à l'huile qui explorent les relations entre le corps, le regard et leur environnement. À travers ces ensembles, l'artiste déploie un passage d'un monde organique en mutation vers des paysages plus dépouillés, où les formes du vivant se transforment, se fragmentent et persistent autrement.

La première série s'inspire d'un séjour en Corse, et notamment de la découverte de la sculpture emblématique *Vénus à la conque*, située au centre de Bastia et réalisée par le sculpteur Gabriel Diana au début des années 2000. Elle investit les fonds marins comme lieu de création et de naissance. L'écume y fait émerger une Vénus au sein d'un écosystème foisonnant, où se mêlent poissons, végétation et fragments organiques. Dans l'un des tableaux, une forme de poulpe monumental déploie ses tentacules à l'horizontale, venant partiellement recouvrir la figure et en troubler la perception, sans jamais en effacer la présence. Le fond marin cesse alors d'être un simple décor pour devenir un milieu actif — un espace de circulation, de contamination et de mutation. Une palette dominée par des verts profonds et des tonalités aquatiques enveloppe la scène dans une atmosphère à la fois séduisante et troublante.

Léopold Rabus ne se contente pas de revisiter la figure de Vénus ; il en propose une relecture contemporaine, où la naissance n'est plus un moment pur et idéalisé, mais un phénomène complexe et charnel, dans lequel le corps et son environnement sont étroitement liés.

Si cette première série plonge la figure de Vénus dans un monde organique en perpétuelle transformation, la seconde en propose un écho terrestre, presque postérieur ou parallèle. Des paysages variés — vallées crépusculaires embrasées, étendues nocturnes boisées aux tonalités romantiques, larges horizons montagnards — remplacent les profondeurs marines par une étendue minérale et végétale, marquant le passage d'un milieu foisonnant à un environnement plus dépouillé.

Dans ce nouveau contexte, le motif de l'œil devient central et récurrent. Isolé ou accumulé, il apparaît dans ces paysages comme un fragment détaché du corps. Cette présence fait écho au passage des cochons à l'abattoir, dont on retire les yeux avant la mort, introduisant une réalité crue et tangible. Mais ces yeux ne renvoient pas seulement à une forme de disparition du vivant ; ils ouvrent une interrogation plus énigmatique : celle du regard que l'animal porte sur le monde que nous partageons avec lui.

C'est dans cette perspective que s'inscrit la référence à la *Huitième Élegie de Duino* de Rainer Maria Rilke, évoquée par l'artiste. L'animal y est pensé comme affranchi du temps et ouvert à une perception immédiate du monde, à laquelle l'humain n'a pas accès ; ces yeux semblent ainsi porter la trace d'une expérience vécue sans distance ni recul.

Dès lors, une question demeure, sans réponse : qu'ont vu ces yeux ?

Léopold Rabus parvient pourtant à introduire une forme de poésie dans la représentation de ces yeux, a priori repoussants. Il les sublime en les traitant comme des natures mortes : peints de manière figurative, puis déplacés dans des paysages presque instinctifs, ils acquièrent une présence ambiguë, à la fois troublante et méditative.

PROJECT ROOM

Léopold Rabus

04 April — 23 May 2026

Opening on Saturday 4 April 2026 from 6 to 9 pm

How can we inhabit the world in harmony with all living beings? It is around this question that Léopold Rabus brings together for the first time, in the gallery's Project Room, two series of oil paintings that explore the relationships between the body, the gaze, and their environment. Through these works, the artist captures a transition from an organic world to more stripped-down landscapes in which living forms transform, fragment, and persist in new ways.

The first series was inspired by a trip to Corsica, and in particular by the discovery of the iconic sculpture *Venus à la conque*, created by sculptor Gabriel Diana in the early 2000s and located in the center of Bastia. Rabus explores the seabed as a place of birth and creation. The foam brings forth a Venus within a teeming ecosystem, in which fish, vegetation, and organic fragments intermingle. In one of the paintings, a monumental octopus spreads its tentacles horizontally, partially covering the figure and clouding our perception, without ever obscuring her presence. The seabed thus ceases to be a mere backdrop and becomes an active environment—a space of movement, contamination, and transformation. A palette dominated by deep greens and aquatic tones envelops the scene in an atmosphere that is both alluring and unsettling.

Léopold Rabus does not merely revisit the figure of Venus; he offers a contemporary reinterpretation, in which birth is no longer a pure and idealized moment, but a complex corporeal phenomenon, in which the body and its environment are closely intertwined.

While this first series immerses Venus in an organic world in constant flux, the second offers an earthly echo. Varied landscapes—twilight valleys ablaze, nocturnal woodlands tinged with romance, vast mountain horizons—replace the ocean depths with a mineral and vegetal expanse, marking the transition from a teeming milieu to a more barren environment.

The motif of the eye is central and recurring in this new context. Whether isolated or in clusters, it appears in these landscapes as a fragment detached from the body. This presence brings to mind pigs' journey to the slaughterhouse: their eyes are removed before they die, introducing a raw and tangible reality. But these eyes do not merely evoke the disappearance of the living; they raise a more enigmatic question, that of the animal's gaze on the world we inhabit together.

It is from this perspective that the artist references Rainer Maria Rilke's Eighth Duino Elegy. Rilke depicts the animal as liberated from time and open to an immediate perception of the world to which humans have no access; these eyes thus seem to bear the mark of an experience lived without distance or detachment. A question remains unanswered: what have these eyes seen?

Rabus introduces a kind of poetry into the depiction of these initially repulsive eyes. He sublimates them by treating them as still lifes: painted in a figurative style, then placed within almost instinctive landscapes, they acquire an ambiguous presence, both unsettling and meditative.